

55/6

1400 NIVELLES
Tel. 067/22.77.93 - 22.41.45

Brabant

BULLETIN D'INFORMATION
de la
Fédération Touristique de la Province de Brabant

MENSUEL

★

7^e Année

★

N° 6

★

JUIN

★

1955





Vernissage

le 30 avril 1955 à la Fédération Brabançonne
d'une Exposition évoquant un 3^{me} secteur touristique



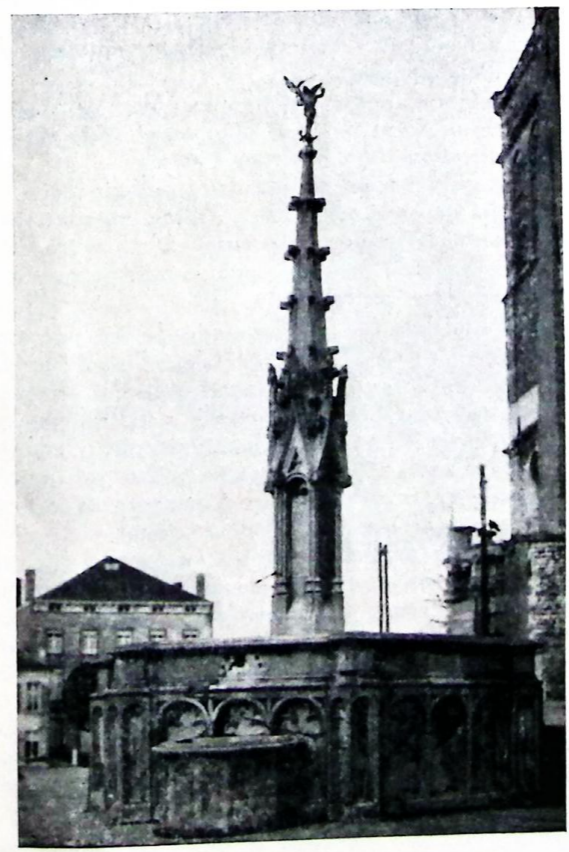
CETTE 14^{me} exposition touristique à la Fédération fut l'épilogue d'une manifestation de propagande en faveur d'une région privilégiée : « Le Brabant Wallon ». C'est ce que situait, en guise d'exorde, notre Président, M. le Député permanent Léon Cantillon, toujours assidu aux vernissages des expositions de la Fédération. Comme il est d'usage, cet épilogue devait être

évoqué aussi par notre écran si aimé des amis du tourisme brabançon, auditeurs fidèles de nos lundis des midis du tourisme. Cette évocation, ce fut la couleur et l'éclat du soleil, un triptyque que la Nature aurait signé et dont le cartel porterait : « Le Charme du Brabant Wallon ». En voici les trois volets : Genval et son lac dont les cygnes disent : « Il est comme nous gracieux et fier » ; Chaumont-Gistoux, accidentée, verdoyante, fleurie ; et puis, fier, altier et mystique, l'un des plus beaux monuments romano-mosans : la Collégiale Sainte-Gertrude de Nivelles.

Dès l'apparition de ces trois toiles, planait sur l'assemblée du vernissage, accentué encore par quelques phrases heureuses de notre Président, un sentiment ravivé d'admiration pour ce Brabant Wallon et de sollicitude aussi pour la capitale du Roman Pays, martyrisée par les bombardements du 10 mai 1940.

Nos précédents articles et informations ont précisé que le troisième secteur axé sur Nivelles impliquait la préparation d'une exposition régionale d'art, d'histoire, d'archéologie et de folklore en cette ville (du 15 mai au 26 juin 1955). Cette exposition fait partie d'un émouvant et imprévisible complexe touristique. Ces derniers qualificatifs, c'est à l'équipement touristique du sous-sol de la Collégiale qu'ils s'adressent. Quelle merveilleuse initiation à la sculpture régionale du 18^{me} siècle par l'œuvre principalement d'inspiration religieuse du sculpteur Laurent Delvaux ! Les bombardements du 10 mai 1940 n'ont pu la détruire et vous la reverrez dans le chœur et les transepts du splendide monument qu'avait voulu Sainte-Gertrude.

C'est Jean de Nivelles qui accueillait, muet et ironique, l'assemblée du vernissage, alors que sa cuirasse d'argent exprime clairement l'esprit vif, pétillant, amène, de ceux de sa ville qu'il écoute depuis 500 ans. L'effigie de Sainte-Gertrude, pre-



Nivelles : le Perron.

(Photo Ooms.)



Braine-le-Château : façade du Château des de Hornes.
(Photo Ooms.)

mière abbesse de Nivelles, offrant son cœur à sa ville, les yeux visionnaires de l'au-delà, était présente aussi. Elle est de Laurent Delvaux. Nivelles d'autrefois, ville heureuse et fière de ses richesses artistiques réduites mais non détruites par les bombardements, c'est par les œuvres de l'artiste peintre Quittelier et par l'envoi du Cabinet des Estampes, qu'elle se présente aux cimaises de la Fédération, alors que la table aux livres réunissait la monographie et les œuvres récentes dues à l'effervescence qui a prélué à l'exposition régionale du 15 mai 1955.

Quelle aide cristalline n'est pas pour le touriste, le guide que le Docteur en histoire, M. Mottart, a dédié à la pénétration du sens élevé de la Collégiale ! Combien est émouvante aussi la présence des premiers élans et appels à l'admiration du Roman Pays ! L'œuvre, parue en 1947, est de Charles Gheude. C'est le don qu'il fit à sa terre natale (1).

Vous savez que nos vitrines sont nos habituelles annonciatrices de toutes nos manifestations. Voyez celle dédiée à Waterloo. L'effigie en plomb de Napoléon vient du cœur du peuple. Le tombeau en porcelaine de Paris rappelle un geste magnanime : le retour de Sainte-Hélène, sous la conduite du Prince de Joinville, des cendres du génial vaincu.

Il y a encore la vitrine où, dans le cadre du splendide manoir des de Hornes, à Braine-le-Château, une hache de justice rappelle un drame douloureux de notre histoire nationale.

Une troisième présence, c'est celle du Duc de Fer : le buste du vainqueur, Wellington, vient de l'église de Waterloo-Village, sanctuaire anglais aussi. L'intérêt international qu'offre le panorama de la Bataille à Waterloo-Monument, c'est la grande photographie de la charge de cavalerie commandée

(1) « A mon Roman Pays — Tout le Brabant Wallon », illustré par les dessins de l'auteur. — En vente à la Fédération : 100 francs.

par Ney, qui rappelle, dans une vérité surprenante, l'épisode le plus tragiquement spectaculaire de la fin des Cent-Jours.

Ces Cent-Jours seront évoqués aussi au Musée de Cires, d'abord par l'entourage chamarré d'or de Napoléon.

Le Musée du Caillou mérite élogieusement cette qualité de musée. Il est dédié à la grandeur et à l'intimité de l'épopée du Maître de la France au début du 19^{me} siècle. Que de preuves tangibles... Que de documents d'époque... La Fédération le rappelle aux visiteurs de son exposition.

Il est un document touristique obligé dans chacune de nos expositions. Un grand panneau du secteur étudié, fixe chaque arrêt par la photographie et suscite des réminiscences historiques, la joie de l'œil pour un site ou d'infinies méditations.

Sur chevalet est venu compléter cette vision, le panneau romancé du troisième secteur. Il est dû au talentueux crayon de James Thiriar.

* * *

Puis l'occultation fut faite. Il y eut 20 projections. J'en fus le bref commentateur. Qui n'aurait pas été commentateur vibrant quand apparurent les projections évoquant le drame final des Cent-Jours ? Je n'ai fait cependant que rappeler les réflexions connues sur la perte de la bataille. Le vaincu était-il un condottiere attardé de la Renaissance italienne ? Son rêve était-il enfanté par un orgueil monstrueux ? Quoi qu'il en soit, il reste à jamais le vainqueur de la féodalité française.

Des vainqueurs, il y eut le splendide Wellington du Musée de Cires, le rusé Blücher, et l'épisode de la temporisation à Wavre, par Grouchy.

Il faut que je m'arrête, car notre bulletin ne peut m'accorder qu'un espace limité. J'aime toutefois rapporter, parmi les phrases heureuses qu'eut notre Président, celles qu'il prononça pour ouvrir l'exposition de ce troisième secteur :

« J'ai parlé de la joie d'atteindre le but proposé. Cette joie, que contient-elle ? C'est l'espoir fondé que cette exposition est un travail utile qui se place sous ce que la Fédération appelle : « Equipement touristique du Brabant ». Cet équipement, elle le situe sous l'angle le plus généreux : celui de l'inter-provincialisme, aussi nécessaire à promouvoir le tourisme brabançon que le tourisme national. Cet inter-provincialisme permettra l'établissement de circuits inter-provinciaux destinés à nos nationaux et internationaux. Ils seront indispensables, ces circuits, lors du splendide event où le tourisme aura une part prépondérante : « l'Exposition Universelle de Bruxelles en 1958 ».

» C'est sous ces clairs et généreux auspices que j'ai l'honneur d'ouvrir cette troisième exposition, épilogue d'une manifestation en trois actes pour une région aimée des poètes, des artistes et des érudits :
LE BRABANT WALLON. »

Jules JANSON,
Secrétaire permanent.

WATERLOO

18 juin. — Bataille de Waterloo. Date fameuse entre toutes.

La défaite après tant de victoires. Effondrement d'un empire égal à ceux de Charlemagne et de Charles-Quint.

Nous n'allons pas, pour la dix-millième fois, refaire le récit de la célèbre journée. Il suffit d'ouvrir n'importe quel manuel d'histoire pour l'y trouver. Alors, pourquoi en parler ici ?

Mais, parce que Waterloo est un des hauts-lieux du tourisme international et que si l'on y vient tous les jours de l'année, le 18 juin est, lui, jour de p i e u x pèlerinage. Plus les années passent, et malgré tous les cataclysmes survenus depuis, l'idole adorée des uns ou le monstre détesté des autres, Napoléon pour les Français, l'Ogre Buonaparte pour les Anglais, l'homme grandi à l'égal d'un mythe — le dernier film de Sacha Guitry en est une nouvelle preuve — reste un pôle d'attraction toujours plus grand, toujours plus fort.

Cette bataille perdue par Napoléon, sonne le début d'une ère nouvelle. C'est, en réalité, le commencement du 19^{me} siècle, siècle du machinisme, du libéralisme, du colonialisme. Comme d'autres siècles, il débutera non pas à l'an I, mais à l'an 14 ou 15. Le 20^{me} siècle ne débute-t-il pas vraiment après la guerre de 1914, le 18^{me} après la mort de Louis XIV, en 1715 ?

Mais passons. La bataille de Waterloo, on l'a dit, devrait s'appeler la bataille de Braine-l'Alleud. Certains l'appellent bataille de Mont-Saint-Jean.

Mais si nous regardons une carte de la bataille, qui commença le 16 à Ligny et se continua le 17 aux Quatre-Bras, pour se terminer le 18 sur la « morne plaine », nous nous apercevons que cette tragique trilogie se joue sur presque tout le Brabant Wallon. Les troupes françaises étaient d'abord

massées derrière la Sambre, Wellington était à Bruxelles, tandis que Blücher venait de Namur.

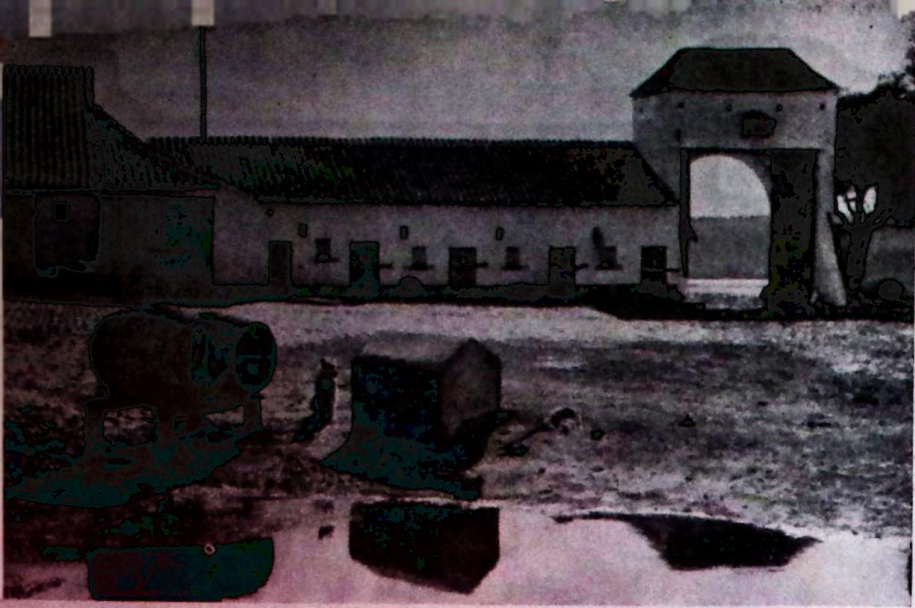
Montons au sommet de la Butte, cette Butte dont on s'est tant gaussé, ainsi que du lion qui la surmonte. Montons-y quand même et, de là, avec les jumelles, contemplons l'étendue qui se déroule sous nos yeux. Cherchons-y Hougomont, Papelotte, la Haie-Sainte, le chemin creux d'Ohain, Plancenoît, Ficherfont, Villers, Nivelles, tous ces lieux aux noms à jamais gravés dans

la mémoire des hommes.

Au Nord, la Forêt de Soignes, qui abritait les Prussiens ; au Sud, le Caillou, où Napoléon passa une nuit fiévreuse, et la route qu'il prit pour rentrer en France et qui était déjà pour lui la route de l'exil ! Blücher avait battu en retraite vers Wavre. Il revint par la Lasne. Notre Nationale 5 actuelle retentit du pas des bataillons jour et nuit, de Bru-



La Butte et le Monument aux Hanovriens.
(Cliché C. G. T.)



La ferme de la Haute-Haie en son aspect pacifique d'aujourd'hui.
(Cliché C. G. T.)

xelles à Charleroi, pendant toute une semaine. Sart-Dames-Avelines, Loupoigne, et tous les autres villages virent les blessés, les fuyards.

Nous avons voulu relire les historiens, les romanciers, les poètes qui consacrent leurs œuvres à Waterloo et donner un panorama littéraire des journées de juin 1815, et nous avons ainsi découvert que Joseph Delmelle, dans la « Revue Nationale » de septembre 1953, y avait pensé avant nous, car des littératures belge et étrangères, rien ne lui échappe.

A ce propos, rappelons aux fidèles du culte napoléonien que Robert Merget, directeur de la « Revue Nationale », édite conjointement et à intervalles irréguliers, « Waterloo illustré », publication historique, touristique et folklorique, qui groupe à ses sommaires les noms de tous ceux qui ont écrit ou écrivent sur Waterloo.

Ils y joindront les « Etudes Napoléoniennes », de Théo Fleischmann.

Nous aussi, nous avons fouillé dans notre bibliothèque. Nous avons sorti Thiers, Michelet, Mignet, Lévy, Merejkowsky, Vandal, Emil Ludwig, les Mémoires de la Duchesse d'Abrantès, le Mémorial de Las Cases et d'autres encore. Nous avons relu, avant de prendre la plume, ces pages archi-connues de Victor Hugo dans les « Misérables », de Stendhal dans la « Chartreuse de Parme » : nous nous contentons de les citer et ne songeons pas à les reproduire dans cet article qui, alors, remplirait à lui seul ce bulletin. A chacun d'y retourner, si le cœur lui en dit. Nous avons relu aussi le Waterloo des Châtiments, les lambes de Jules Barbier, des vers de Lamartine et de Henri Heine. Mais nous avons aussi, pour notre plaisir d'abord, et ensuite pour celui de vous les rappeler, lu des pages moins généralement connues ou un peu dédaigneusement délaissées et cependant si justes et si véridiques. Nous voulons parler de celles que Thackeray consacre aux journées de juin 1815 et surtout celles de Erckmann-

Chatrian, dans « Waterloo ». Nous vous les donnons ici, chers lecteurs, comme un film de court métrage formé de fragments divers mis bout à bout.

Nous débutons par ces vers de Byron, qui évoquent le bal donné à Bruxelles, le 15 juin, par la Duchesse de Richmond. Le Duc de Wellington y assistait, ainsi que la société la plus brillante.

Le poète imagine que la soirée est troublée par le bruit du canon qui tonne dans le lointain. Nous avons traduit librement le début de ce poème connu de tous les Anglais.

Le voici :

LA VEILLE DE WATERLOO

par Lord Byron.

*Il y avait un bruit de fête cette nuit-là
Et la capitale belge avait réuni
sa Beauté et sa Chevalerie. Magnifiques
Luisaient les lampes sur les jolies femmes et
[Les hommes braves ;
Mille cœurs battaient heureux ; et quand
De la musique s'éleva le voluptueux mouvement,
De doux yeux parlaient d'amour à d'autres yeux
[qui répondaient.
Et cela sonnait gaîment, comme des cloches de
[mariage ;
Mais, silence ! Ecoutez ! Un son profond a
[retenti comme un glas.*

Thackeray, lui, fait vivre à Bruxelles, un des personnages de son roman « La Foire aux Vanités » et le mêle aux péripéties de la bataille de Waterloo. Il dépeint même les troupes belges qui y participèrent, sous un jour peu favorable, c'est-à-dire qu'il les voit très enclines à la retraite et à la fuite, ce qui est démenti par les faits et par les témoignages, mais nous savons, pour l'avoir connu il n'y a pas si longtemps, que dans une armée composée de troupes de plusieurs nationalités, chacun s'attribue les plus grands mérites au détriment des autres alliés. Et notre auteur, qui écrivit son ouvrage en 1847-48, partage l'admiration générale de son peuple pour l'illustre Iron Duke.

Si l'on veut avoir quelques détails sur cette œuvre, on consultera avec profit et agrément le livre de Camille Deleclos : « Les pèlerins anglais de Waterloo ». Nous préférons puiser un passage dans le « Waterloo » d'Erckmann-Chatrian qui, malgré la sobriété des moyens employés, a cependant quelque chose d'épique :

« La charge battait, nos canons s'étaient remis à tonner. Sur la côte, tout se taisait ; des files de canons anglais restaient abandonnés ; on aurait cru les autres partis, et seulement lorsque les bonnets à

poil commencèrent à s'élever au-dessus du plateau, cinq ou six volées de mitraille nous avertirent qu'ils nous attendaient.

Alors on comprit que ces Anglais, ces Allemands, ces Belges, ces Hanovriens, tous ces gens que nous avions sabrés et massacrés depuis le matin, s'étaient reformés à l'arrière, et qu'il fallait leur passer sur le ventre. Bien des blessés se retirèrent en ce moment, et la garde, sur qui tombait le gros de l'averse, s'avança presque seule à travers la fusillade et la mitraille, en culbutant tout ; mais elle se resserrait de plus en plus et diminuait à vue d'œil. Au bout de vingt minutes, tous ses officiers à cheval étaient démontés ; elle s'arrêta devant un feu de mousqueterie tellement épouvantable, que nous-mêmes, à deux cents pas en arrière, nous n'entendions plus nos propres coups de feu, nous croyions brûler des amorces.

Finalement, toute cette masse d'ennemis, en face, à droite et à gauche, se leva, sa cavalerie sur les flancs, et tomba sur nous. Les quatre bataillons de la garde, réduits de trois mille hommes à douze cents, ne purent supporter une charge pareille, ils reculèrent lentement ; et nous reculâmes aussi en nous défendant à coups de fusil et de baïonnette.

Nous avons vu des combats plus terribles, mais celui-ci était le dernier. »

Ceux qui connaissent l'anglais parcourront avec intérêt un ouvrage qui date déjà mais qui fut souvent réédité. C'est « A voice from Waterloo » a History of the Battle, by Sergeant Major Edward Calton (late 7th Hussars), qui participa non seulement aux combats, mais qui fut guide du Champ de bataille pendant 14 ans. Nous ne pouvons songer ici à en donner des extraits. Nous préférons réserver une place à un ouvrage tout récent dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs. Il s'agit de « Où la Chèvre est attachée », de Lucien Christophe, qui nous ramènera au point de vue touristique auquel nous nous placions au début de cet article. Il le fait avec un art si nuancé, une poésie si intense, que nous ne pouvons résister au plaisir de le citer longuement et profitons de l'occasion pour répéter une fois de plus que tout touriste féru de paysages brabançons se doit de lire et de posséder cet ouvrage.

Voici donc ce que dit Lucien Christophe :

« Waterloo, ce panorama d'une farouche et grandiose austérité, a la concision d'un chef-d'œuvre classique. Les étapes du désastre où s'abîme la fortune de Napoléon et d'où rebondit sa gloire, la Belle-Alliance, Hougomont, la Haie-Sainte s'y dressent comme des écueils sur la grève, d'où les flots se sont retirés. La solitude dont ces témoins restent enveloppés donne à leur majesté une extraordinaire puissance de résonance. Toutes les voix du passé y retentissent. La carte que le destin abattit le 18 juin 1815 dans le jeu que menait contre lui l'aventurier des abîmes, se lit intacte, à Waterloo, non truquée, à peine rongée sur ses bords par cette

moisissure boutiquière dont un coup de torchon aurait raison.

« Le drame de Waterloo tient en une journée et la scène ne déborde pas le champ de la vision. Tout y est vivant, tout s'y anime. On y entend le pas des armées de Blücher. Un simple mamelon — derrière un mamelon la garde était massée — y donne l'idée du sublime comme une réplique de Shakespeare. Aucune répétition, aucune redite. Un obscur général de division, dont on n'avait jusque là pas entendu parler, a un cri pour refuser de se rendre. L'historien enregistre ce cri, l'homme passe à la postérité.

« Que devient Wellington, que devient Blücher ? Qu'ils se réunissent dans une auberge pour se saluer mutuellement vainqueurs, qui s'en soucie ? On n'a d'yeux que pour l'homme qui, cumulant la grandeur de la conquête et de la chute, s'offre à nous au moment le plus poignant de sa carrière, dans le noble éclat, dans le double appareil du malheur et de la gloire. Il a tour à tour accueilli, pressé, épousé toutes les heures de la journée. Et les plus jeunes avaient le visage de ses premières victoires, mais les suivantes s'avancèrent sous un voile. L'une après l'autre, elles se sont évanouies, maintenant la dernière a fui et, comme l'épée qui tranche le nœud gordien, la nuit s'est abattue sur l'homme désemparé. Tout est dit. Il n'y a plus à y revenir.

« Les grandes magistratures de la pensée montent la garde autour de ce minuscule pli de terrain d'où la fatalité surgit comme dans Eschyle. Plus que les Invalides, plus que Sainte-Hélène, ce lieu secret est son tombeau qu'aucune pierre ne désigne, où, dans les ombres du crépuscule, cessant enfin de regarder devant lui, il partit en titubant, sans se retourner, vers son exil.

« Au soir des combats victorieux, il aimait à se rassasier les yeux de ses champs de bataille, comme l'artiste qui, sorti des enfantements de la création, jouit, en contemplant son œuvre, de la plénitude de sa force. O châtiment de l'orgueil ! De toutes ses œuvres de sang et de feu, celle-ci est la plus émouvante et la plus décisive qu'il a manquée et que le destin acheva pour lui. »

Qu'ajouter encore après cela ? Peu de chose. En matière de conclusion, nous voulons encore dire ceci qui fera mieux comprendre que toute autre chose, pensons-nous, comment le culte napoléonien est resté si vivace et a engendré tant d'émules, dont les plus tristes exemples sont Mussolini et Hitler.

Rappelons ici cette boutade de Bernard Shaw, à qui l'on demandait à quelle époque il aurait voulu vivre : « Sous l'Empire », répondit-il, car alors il n'y en avait qu'un qui se croyait Napoléon !

Mais ne nous égarons pas. Nous voulions parler d'un souvenir qui remonte assez loin.

En 1912, l'Université des Annales de Paris vint en visite à Bruxelles et en pèlerinage à Waterloo. Le poète Jean Richepin était du nombre. Nous nous souvenons de son verbe enflammé, car nous eûmes la joie de l'entendre, mais pas le jour que nous rap-

pelons ici. Ce jour-là, il prit la parole dans la petite salle des fêtes du café de Waterloo où Wellington avait son Quartier-Général. Une société brillante était présente. Et Richepin se laissa aller à une de ces improvisations étincelantes dont il avait le secret.

En rat de bibliothèque que nous sommes, nous avons conservé le texte de cette causerie.

En voici un passage :



Au Musée de Cire : l'Etat-Major de Napoléon.

« Le nom même de Waterloo, les survivants de l'Empire ne le prononçaient jamais, et ils ne pouvaient seulement pas l'entendre sans grincer des dents. Et nous aussi, les petits enfants de mon temps. Je ne sais s'ils sont encore ainsi maintenant ; je le crois, cela recommence. Et l'on avait raison ; et l'on a raison de recommencer. Car Waterloo... Mais puisque j'ai réveillé mon enfance, laissez-moi y réfléchir un instant.

» A l'époque où j'étais collégien, un de nos professeurs avait l'excellente habitude, une fois par an, de faire lire à haute voix le récit de la bataille de Waterloo. On devrait faire chose pareille dans tous les pays. Quand on a une défaite, il ne faut pas l'oublier, il ne faut pas cesser d'y penser. N'en parlons jamais, soit ! Mais, une fois par an, comme il y a le carême, mettons-nous au maigre ; passons entre nos dents, mâchons, remâchons cette herbe amère, le souvenir d'une défaite. C'est une amertume qui est un tonique. C'est amer comme le laurier, et cela vous donne envie d'en faire la cueillette. Or, comme je lisais sans doute un peu moins mal que mes camarades, c'est à moi que, presque toujours, revenait la corvée (je dis corvée, car le collégien considère tout devoir comme une corvée) de lire la bataille de Waterloo. Oh ! pas dans l'œuvre d'un historien cherchant les grands effets d'art, et moins historien que romancier ; mais dans notre simple livre classique, notre modeste manuel, rédigé, d'ailleurs, par le bon Français Duruy. Or, jamais je n'ai pu arriver jusqu'au bout de la lecture, et jamais, non plus, mes camarades n'ont pu l'entendre, sans que toute la classe éclatât en sanglots. C'est que nous sentions obscurément (et rien n'est plus intense et profond que l'instinct obscur qui ne comprend pas les choses, mais qui les prend, les absorbe, s'en nourrit), nous sentions tout ce qu'il y avait sous cet écroulement de Waterloo, tout l'avenir aussi en germe dans cette énorme tombe. »

Un vieil auditeur dit en sortant : « Dire que je déteste Napoléon et que je pleure comme une bête... »

Ce sera notre mot de la fin.

L. POUSSET.

LES MIDIS

par M. Albert MARINUS.

Il y a quelques mois, « Le Figaro Littéraire » (10 octobre 1954), consacrait un article de plus d'une page à l'amour de la poésie, qu'un de ses rédacteurs fort apprécié, Paul Guth, avait constaté régner en Belgique. Son titre est significatif : « L'amour de la poésie s'est-il réfugié en Belgique ? » et le sous-titre : « où, plutôt que de déjeuner, employés et lycéens vont entendre des poètes », montre que l'auteur a assisté à un Midi de la Poésie.

Citons ici encore quelques lignes : « Il y a vraiment à Bruxelles un spectacle étonnant. Imaginez qu'à Paris, le mardi, à midi, quand s'ouvrent les portes de la Sama-

ritaine, des Galeries Lafayette, de la Société Générale, des ministères, des magasins de frivolités, de la Sorbonne, des hôpitaux et des lycées, imaginez que des centaines de midinettes, de cousettes, de bureaucrates, d'infirmières, de professeurs, de lycéens courent vers un immeuble dans le genre de celui de la salle Pleyel. A quel rendez-vous se précipiterait cette foule à l'heure du déjeuner ? Au rendez-vous de la Poésie. »

Nous doutons fort qu'il y ait beaucoup de midinettes, de cousettes et d'infirmières qui se précipitent le mardi aux Midis de la Poésie, mais il est certain qu'une grande

foule s'y présente, foule hétéroclite, où l'on rencontre gens de tout âge et de toute condition. Il est certain que ces midis ont été un succès inespéré, inattendu et qu'ils témoignent d'un renouveau de curiosité, chez les lettrés, pour un art qui semblait perdre de son attraction. Et nous ne pensons pas que cet engouement soit dû à une sorte de snobisme, comme le prétendaient des gens mal pensants, ainsi qu'on en rencontre partout où surgissent des initiatives heureuses, mais d'un réel penchant, d'une fascination. Nous ne pensons pas non plus que cette renaissance soit particulière à la Belgique, ce dont nous pourrions éprouver une certaine fierté, mais qu'elle est un peu générale.

Ce qui est peut-être original, c'est la formule trouvée chez nous pour donner libre cours à ce goût renouvelé, la forme des « midis ». Ce qui étonne, c'est l'heure choisie. Ce qui frappe l'étranger, c'est que des gens, en si grand nombre, au lieu de rentrer déjeuner paisiblement, viennent se sustenter légèrement de quelques sandwichs, d'un verre de bière ou d'eau. Pour être poète, faut-il être alcoolique à la manière de Verlaine ou morphinomane à la façon de Baudelaire ? Un peu bohème parfois et pas très conformiste.

Mais citons encore Paul Guth : « La poésie a deux bouches, comme Janus avait deux fronts. L'une se nourrit sobrement de sandwichs à cinq francs belges, l'autre évoque les poètes du présent ou du passé, de Belgique ou du reste du monde, par le truchement de poètes, de comédiens, de conférenciers. Chaque mardi, on attribue quarante minutes à la première de ces bouches, au buffet... on mastique dans un jacassement de basse-cour, on s'interpelle gaiement. Le sandwich est le bâton de maréchal de l'espoir. Une dernière lampée de bière pour pousser mon ultime gorgée de sandwich. Je suis le flot hérissé de serviettes de potaches, de bloc-notes d'étudiantes, de sacs à main, de stylos en bataille. » Paul Guth décrit ensuite la séance proprement dite, non sans noter son caractère familier, son atmosphère dépourvue de tout formalisme et l'attention concentrée des auditeurs. Tout cela, dit d'une manière plaisante, souligné d'esprit.

Telle est bien la formule des midis, de tous les midis existant en Belgique, car ceux de la poésie ne sont pas les seuls.

Il eut été étonnant qu'aussitôt l'article du « Figaro Littéraire » paru, une voix ne se fût pas élevée d'un coin de France pour s'écrier : nous avons cela aussi. En effet, depuis la libération, les élèves de la classe d'Histoire de la Musique de la Sorbonne de Paris, organisent, chaque hiver, à cette heure incongrue, quelques concerts de midi. Paul Guth pourrait aller constater leur succès, mais que midinettes, cousettes et infirmières n'encombrent pas l'auditoire.

Seulement, avant la guerre déjà, nous avions en Belgique des Concerts de Midi. La formule en a été renouvelée depuis, mais avant 1940, des concerts se donnaient entre les demi-journées de travail au Musée d'Art Ancien, dans la salle dite « des Rubens ». C'était dans ce cadre prestigieux que peinture et musique s'unissaient pour élever l'âme, émouvoir le cœur et animer l'esprit. Depuis

la guerre, ces concerts ont repris le mercredi. Mardi consacré à la poésie, mercredi à la musique. Serait-ce tout ? Non. Le jeudi, nous avons les midis de la Danse. De la danse ! Oh ! rassurez-vous, on n'y donne pas de cours de danses. Le Théâtre du Résidence, celui-là même qui ouvre ses portes aux Midis de la Poésie, ne se transforme pas en dancing. La danse n'est-elle pas une forme expressive de l'art et précisément la chorégraphie ne manifeste-t-elle pas aussi en ce moment un renouveau ? Le public lettré y prend goût et on s'ingénie à en renouveler le caractère, souvent en s'inspirant de l'antique ou du folklore. Il ne s'agit donc pas de ces danses disgracieuses et sauvages auxquelles s'adonne avec frénésie une jeunesse trop souvent plus préoccupée de se griser, de s'exorbiter d'une existence pleine d'incertitude, d'insécurité et souvent traversée d'angoisses. Non, ces midis sont bien consacrés à l'art. On y montre et explique le rôle de la danse dans le Théâtre antique, dans le Théâtre de tous les temps. On y explique les tendances, les écoles, les évolutions. On y retrace la vie, on y montre les caractéristiques des grands maîtres du Ballet, des danseurs réputés et des « étoiles » qui se sont survécus. Une conception donc bien éducative.

Comment, à notre époque, n'y aurait-il pas de midis du cinéma ? Il y en a même deux. Ils se tiennent au cinéma d'essai. L'un le mardi, consacré à des documentaires particulièrement instructifs ; l'autre le vendredi, au cinéma d'amateurs. Quel plaisir pour ceux-ci de présenter leurs œuvres, d'y rencontrer leurs collègues, d'apprécier leurs travaux et d'en discuter confraternellement. N'est-ce pas mouvement à encourager ?

Voilà donc bien des occasions d'occuper son temps libre entre les séances de travail. Mardi, choix entre poésie et cinéma ; mercredi, musique ; jeudi, danse ; vendredi, cinéma. Pour les jeunes, les tout jeunes, les collégiens, plus épris de grand air, de belle nature, de larges envolées, de mouvement, que soucieux d'art, un souci qui leur viendra bien avec l'âge, il y a, au Palais d'Egmont, les midis scout. Et ils se mettent bien les jeunes ! N'ont-ils pas eu à leur tribune M. P.-H. Spaak. S'était-il mis en scout pour la circonstance ?

Décidément, on a plus, en Belgique, la préoccupation de s'instruire et de se distraire, des préoccupations intellectuelles que des appétits matériels, le lancinement de l'estomac, le besoin de mastiquer. Perdriens-nous notre réputation séculaire, celle que soulignaient déjà au XVI^e siècles les chroniqueurs et voyageurs de passage dans nos provinces, celle d'être un peuple de goinfres et de soifards ? Nous ne le pensons pas. Nous avons déplacé les heures où nous satisfaisons ces divers appétits. Nous l'avons fait pour nous adapter à des circonstances changeantes de l'existence.

Mais ne trouverons-nous pas aussi à employer notre temps le samedi et le lundi ? Le samedi, rien à faire : changement précisément de l'existence, on y a introduit le week-end, la journée de travail finit à midi ; on a congé, on rentre chez soi et on a enfin l'occasion de se retrouver avec soi-même, d'occuper son temps chacun à sa fantaisie.

Il reste le lundi. Le réservons-nous pour la bonne bouche ? Non. Mais c'est sans doute lui qui intéresse le plus les lecteurs de cette revue. D'autre part, pour notre circuit hebdomadaire, nous sommes partis du mardi de la poésie, inspiré de l'article de Paul Guth dans « Le Figaro Littéraire ».

Midis du Tourisme ! Nous pourrions faire les mêmes réflexions que nous avons émises pour la danse. Il ne s'agit pas d'y faire de la propagande touristique au sens habituel du mot, de la propagande pour un site, une vallée, une ville, un château, un monument, une manifestation folklorique ou religieuse. Non, le principe est autre.

On constate que tout le monde, de l'homme du peuple à l'aristocrate haut huppé, a le virus du déplacement, la folie de la vitesse, l'amour des kilométrages élevés ou simplement le goût de la nature, le désir, le besoin de reprendre contact avec elle. C'est là encore une caractéristique de notre temps. Faut-il l'encourager ? Sans doute. Encore faut-il s'efforcer que tous ces itinérants aient des itinéraires, qu'ils ne s'en aillent pas à l'aveuglette. Il faut leur apprendre le beau, il faut les éduquer et surtout il faut leur apprendre à voir. C'est surtout ce souci éducatif que poursuivent les Midis du Tourisme. On y a recours en abondance aux diapositives en couleurs, parfois des films, parfois de petites expositions commentées. Si la salle n'est pas aussi grande qu'au Théâtre du Résidence, qu'au Musée d'Art Ancien ou Cinéma d'essai où se tiennent les autres midis, elle est toutefois trop petite. Elle est régulièrement bourrée et, tout autour, des auditeurs sont tapissés, parfois jusqu'à encadrer le conférencier et gêner dans leurs mouvements les opérateurs. Ici, non seulement on se contente de sandwiches fourrés au jambon ou au fromage, du petit gâteau pour les gourmets, de la tasse de café ou de bouillon, du verre d'eau minérale, mais nombreux sont ceux qui acceptent encore sans murmurer de rester debout pendant la séance proprement dite. On proteste quand on doit rester debout dans le tramway ou l'autobus, mais on subit, le sourire aux lèvres, héroïquement, la station debout durant quarante minutes, pour écouter les conférences et admirer les projections en couleurs (d'ailleurs admirables). Problème incompréhensible. Faut-il l'attribuer au désir de connaître ? Nous voudrions bien qu'il en soit ainsi. Car ces midis cherchent à instruire. Parle-t-on d'une forêt ?? Certes, on en montre des vues ravissantes, des sous-bois, des sentiers pittoresques, des jeux de lumière et d'autres, des mares tranquilles, des ruisseaux chantants, mais on explique aussi la vie de la forêt, la vie des arbres, leur utilité, la nécessité de les sauvegarder : on montre l'interdépendance végétative, on parle de l'humus, des micro-organismes indispensables à leur conservation. Parle-t-on des châteaux ? On en montre l'origine, on en retrace l'évolution, le passage de l'appareil de défense à l'appareil de plaisance. On relève dans les châteaux renais-

forteresses. Si on montre des monuments, on parle architecture, styles, etc... Bref, chaque sujet est prétexte à instruire.

Notre tour de semaine étant terminé, ne convient-il pas que nous essayions de dégager quelques considérations générales de cet exposé ? Elles sont de trois ordres.

1) La création et le succès de ces midis variés tient à un changement dans les conditions d'existence. L'agglomération s'étend sans cesse ; nombreux sont ceux qui, voulant échapper aux loyers onéreux ou à l'atmosphère bruyante et édulcorée de la cité, habitent des quartiers de plus en plus excentriques. Rentrer chez soi afin d'y déjeuner, c'est se livrer à une course pénible, courir après le véhicule, s'y bousculer, manger hâtivement et repartir au galop ; c'est pénible et exténuant. On reste en ville. Les administrations et les grands établissements ont créé des réfectoires où on peut se sustenter convenablement et à bon compte. Car tout le monde n'use pas du sandwich et du verre d'eau. A midi et demi, on a fini son repas. Que faire ? Traîner dans les rues, retrouver des copains dans un cabaret, y boire, y jouer ? Heureusement, tous n'ont pas ces goûts. Il en est, et ils sont nombreux, semble-t-il, qui ont des aspirations plus élevées. Les midis leur sont un refuge. Ils sont donc nés des circonstances.

2) On aura remarqué que les objets de ces midis, pour être divers, sont tous révélateurs de préoccupations de notre temps, de courants qui se manifestent dans l'opinion. Goût et renouveau de la poésie et de l'art chorégraphique, amour du cinéma, désir du déplacement, préoccupations de la jeunesse. Dans une certaine mesure, ils sont donc symptomatiques et révélateurs d'aspirations dont il est utile de tenir compte.

3) Ils sont éducatifs et, dans une certaine mesure, moralisateurs. Moralisateurs, car ils offrent un asile bienfaisant à des gens que des circonstances jettent à la rue, chaque jour, pendant une heure et demie. Éducatifs, car les uns comme les autres poursuivent des fins édifiantes. Ils s'adressent à l'intelligence, cherchent à éveiller le goût du beau, à apprendre à observer, à élargir les horizons de l'esprit. Ils témoignent chez les organisateurs d'une volonté d'éduquer ceux qui leur font confiance et chez les auditeurs d'un désir de s'élever, de se développer intellectuellement, d'une attirance vers le savoir, ils répondent à une utilité et sont bienfaisants. Encourageons-les.

Ce que nous appellerons ce « démon de midi » tend maintenant à s'étendre hors des murs de la capitale. A Liège a été inauguré cet hiver un cycle des Midis du Tourisme. Tant mieux. On y avait déjà aussi des Midis de la Musique. Tout ce qui, à une époque fort matérielle comme la nôtre, et qui ne peut guère être autre, tout ce qui tend à introduire dans la vie des individus, des humbles comme des favorisés, une lueur intellectuelle, constitue une sauvegarde pour l'avenir. Sauvons l'esprit.

Voyageons...

ALSEMBERG - HUIZINGEN - HAL

Itinéraire n° 9

MOYENS D'ACCES

Train. — Bruxelles - Hal. Arrêts possibles : Ruisbroek, Lot.

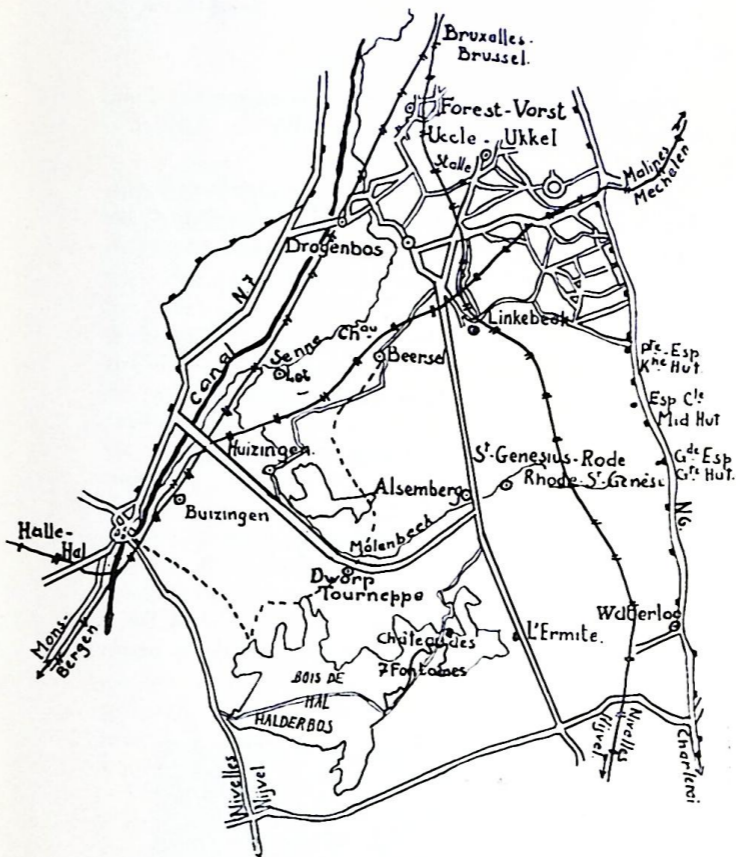
Trams. — 52 jusque Drogenbos - 7 jusque Uccle-Calevoet - 9 jusqu'au cimetière, avenue du Silence.

Vicinal H pour Hal — descendre chaussée d'Alseberg pour Huizingen.

Autobus. — Calevoet - Alseberg. - Calevoet - Tourneffe. Calevoet - Hal (arrêt au Domaine provincial d'Huizingen).

Par la route. — Chaussée de Mons pour Huizingen et Hal. - Chaussée d'Alseberg pour Linkebeek, Beersel et Alseberg. - Chaussée de Charleroi pour Linkebeek et Alseberg, par l'Espinette et Rhode-Saint-Genèse (voir plan).

Pour renseignements et dépliant : S. I. Alseberg, Maison Communale ; S. I. Hal, Hôtel-de-Ville, et Fédération Touristique de la Province de Brabant (a. s. b. l.), 77-79, rue du Lombard, Bruxelles.



Cette pittoresque région permet de belles promenades réservant les plus agréables surprises. De vastes panoramas se découvrent et de belles étendues verdoyantes et vallonnées reposent la vue. Les routes, bonnes et nombreuses, permettent l'excursion à pied, aussi bien que la randonnée à vélo, à moto ou en voiture.

L'itinéraire ci-après n'est donné qu'à titre d'exemple. Les piétons surtout s'en écarteront et découvriront de délicieux sentiers qui les mèneront de Forest à Drogenbos ou à Uccle, de Beersel à Alseberg et à Rhode-Saint-Genèse, de Linkebeek à Saint-Job et à la Forêt de Soignes. Munissez-vous d'une carte routière et allez à la découverte. Le Bempt, le Balai, Verrewinkel, Holleken, la Ferme Schaveye, la Drève Pittoresque, le Bois de Hal, l'Ermitte, mille autres endroits ravissants vous attendent.



Beersel : Le château féodal.
(Photo C.G.T. - De Meyer).



Huizingen : Domaine provincial.
(Photo Ooms).



Le bois de Hal.
(Photo Ooms).

FOREST. — L'église Saint-Denis (XIII^e s.). Christ roman, Tombeau de Sainte-Alène, l'Abbaye, le Parc Duden et le Parc de Forest.

DROGENBOS. — Eglise gothique du XIII^e s., Château, Réserve Breughel (vallée de la Senne).

BEERSEL. — Château féodal du XIII^e s., restauré, visible tous les jours, de Pâques au 1 nov. Entrée : 5 fr. Auberge du Château en style du XV^e s.

HUIZINGEN. — Domaine provincial : restaurant, hôtel, piscine, canotage, pêche, tennis, terrain de camping, jeux d'enfants, etc. Ouvert toute l'année. Entrée : 5 francs à partir des Rameaux jusqu'au 30 sept. Gratuite en hiver.

HAL. — Basilique Saint-Martin, style ogival XIV^e s., Hôtel de Ville Renaissance, Pèlerinage très renommé, Grande Procession de la Pentecôte, Vierge Noire, Retable

en albâtre, de style Renaissance (XVI^e s.). Fonts baptismaux de 1446. Bois de Hal (très riche en fleurs).

* * *

UCCLE. — Le Parc de Wolvendael, le Cornet, le Crabbegat, la vue sur Saint-Job, l'église Saint-Pierre, la Chapelle N.-D. de Bon-Secours à Stalle.

LINKEBEEK. — Son église construite au sommet d'une butte entourée de parties boisées, la vallée des Artistes.

ALSEMBERG. — Eglise Notre-Dame, style gothique. Très belle vierge romano-byzantine. Fonts baptismaux romans. Grille en fer forgé. Illuminée de mai à septembre. Panorama splendide près du Sanatorium.

L'ERMITE. — Chapelle de l'ancienne Abbaye de l'Ermitage (1399). Office tous les dimanches à 8 h. 30. Sculptures, tapisseries, objets liturgiques.

SEPT-FONTAINES. — Etangs, bois, moulin.

TOURNEPPE. — Une des plus anciennes localités du Brabant. Château et grand domaine privé. Les beaux paysages abondent le long du Molenbeek.

On montera au Crabbos (superbe bruyère), d'où l'on a un panorama très étendu sur toute la vallée de la Senne.



Alsemberg : Fonts baptismaux romans
(Copyright A.C.L.)

Les ENTRÉES DE BRUXELLES La Porte du Rivage

La Porte du Rivage n'était, à l'origine, qu'une poterne et dérangeait du reste les Bruxellois, fiers du régime septénaire de leur ville (7 portes, 7 paroisses, 7 fontaines, 7 lignages, 7 rues sur le marché). Cela les dérangeait tant et tant, que quand le canal fut creusé, la nouvelle Porte se nomma... trou : le trou du Rivage — het Vaartgat.

C'est par ce trou que les coches d'eau (barques ou « beurt-mannen ») faisaient pénétrer dans la capitale les voyageurs venant d'Anvers et Vilvorde via Willebroek. L'aspect du « trou », nous le connaissons : le plan dit de Martin de Tailly nous en donne une fidèle image. C'était un imposant et massif ouvrage militaire, d'ailleurs rapidement remplacé par une porte élégante, dont Rubens, dit-on, dessina les plans.

Nous n'avons pas beaucoup de vues des coches d'eau Bruxelles - Anvers, mais il en est une remarquable. Celle, notamment, où nous voyons les bourgeois de Bruxelles attelés à la barque qui amène le prince d'Orange, Guillaume le Taciturne, en leur bonne ville, le 23 septembre 1577.

Une fois la Porte passée, le voyageur se trouvait à Bruxelles, sur l'un des nombreux bassins, que nous rappelle le nom de « quai » donné à plusieurs de nos artères actuelles.

Normalement, le voyageur accostait au « Veerhuis », la Maison des Barques, qui se trouvait près du pont du Marché au Porcs. De là partait un service de voitures vers les auberges bruxelloises : il y avait même trop peu de voitures vers 1700, tant était grand le nombre de voyageurs. Si le voyageur arrivait de jour, — et s'il était un habitué, — il pouvait, dès le XIX^e siècle, se rendre directement au cercle du « Lloyd Bruxellois ». Ce cercle privé pour hommes d'affaires vantait la belle vue dont on jouissait de ses fenêtres, le nombre de « gazettes » mises en lecture dans ses salons, et aussi la célérité des marqueurs des cours de bourse affichés dans son vestibule. L'importance de la cotisation (60 francs-or par an, plus 60 francs-or de droit d'entrée) assurait une compagnie choisie aux cercleux d'alors.

Mais les voyageurs n'étaient pas tous des cercleux, et tous n'avaient pas le temps de se rendre en ville — et d'admirer, en passant, la grande grue du bassin Sainte-Catherine. Il en est certainement plus d'un qui se rendit à l'Entrepôt, vaste magasin construit en 1780 par Charles de Lorraine, le long du « bassin

au Foin », creusé en 1639. C'est devant l'Entrepôt que s'élevait une grande grue actionnée par un cheval, qui tirait simplement au palan, au lieu de faire tourner un treuil. On appelait cette grue la Perche — de Wip — sans doute à cause de sa ressemblance avec les perches de tir à l'arc !

L'autre façade de cet Entrepôt donnait rue de



Le Trou du Rivage mérita le nom de Porte après la construction de l'élégante bâtisse, attribuée à Rubens. C'est sous un pont-levis que les bateaux passaient du canal dans le grand bassin, tandis que les soldats autrichiens étaient postés devant un corps de garde en forme de temple grec.

(Gravure par de la Rue, au Cabinet des Estampes.)



Le côté intérieur de la Porte du Rivage est bien moins orné : plus de fronton à armoiries au-dessus de la Porte, mais la maison du pontonnier. A droite du pont-levis, une terrasse spécialement aménagée à l'usage des promeneurs : de là, leur vue plongeait sur le canal et l'Allée Verte.

(Gravure par de la Rue, au Cabinet des Estampes.)

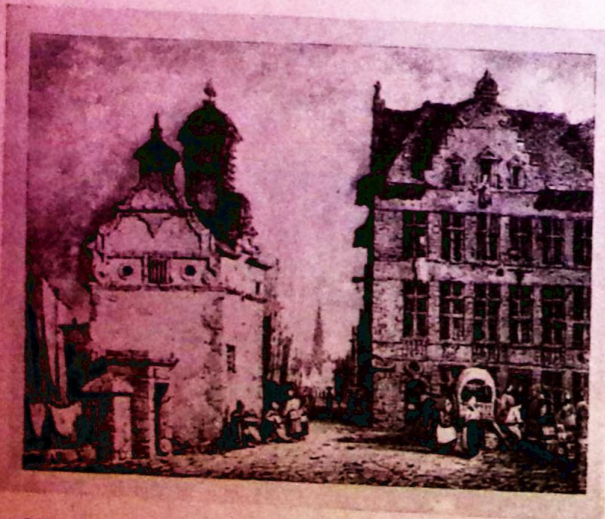
Laeken : il a depuis été transformé en arsenal militaire et fut finalement remplacé par un théâtre : le Théâtre Royal Flamand.

Les voyageurs cessèrent d'arriver par le coche d'eau au début de notre Indépendance. Ils avaient



Voici, en 1828, la fin de la Porte du Rivage. L'ancienne Porte à pont-levis du XVII^e siècle avait déjà fait place à une simple grille et un pont-tournant. L'élargissement du canal de Willebroeck réclamait une plus large entrée du port. — Notez, à gauche, une partie de la dernière enceinte médiévale, puis un reste de bastion « Vauban » et, tout à l'arrière-plan, la flèche de l'église primitive de Molenbeek : celle que l'architecte provincial Spaak remplacera quelques années plus tard. L'ancien corps de garde autrichien, à droite, est devenu bureau de l'octroi : des commis contrôlent sans doute le chargement de l'allège amarrée tout juste devant, tandis qu'une bélandre de mer quitte le port.

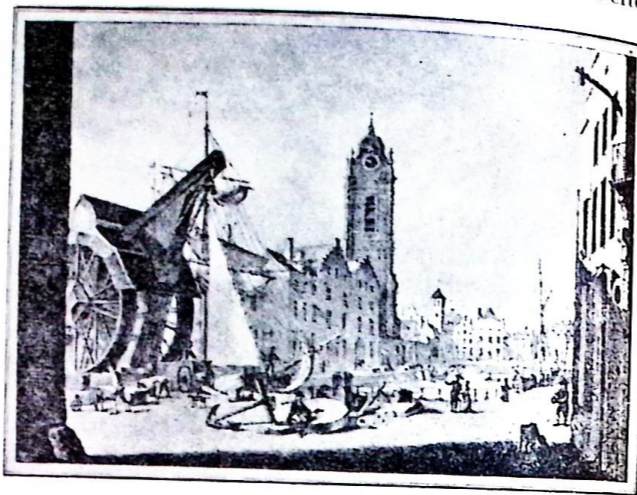
(Lithographie par Wouters au Cabinet des Estampes.)



La Maison des Barques était située Quai aux Barques (non loin de la Morgue et de la Maison Sainte-Croix, où l'on enfermait les filles de mauvaise vie). Les voyageurs qu'amenaient le coche d'eau, débarquaient par la poterne à gauche de la maison. Les droits s'acquittaient à l'intérieur (avant de partir, naturellement) : on entrait au bureau par une porte, qui n'est pas visible sur cette lithographie. Les fiacres remplaçaient les étals des marachers du marché matinal, vers l'heure du « heurtman ».

(Lithographie par T.-S. Cooper au Cabinet des Estampes.)

vu démolir l'ancienne Porte du Rivage en 1812, et disparaître ses vestiges en 1828. Le canal, qui s'était élargi depuis, subissait l'humiliation de voir rouler son concurrent sur sa berge. Parce que le premier train du Continent quitta Bruxelles à l'Allée Verte,



Le bassin Sainte-Catherine, perpendiculaire au Bassin aux Barques, occupait l'emplacement sur lequel l'église Sainte-Catherine actuelle est construite. C'est là qu'avait fini par se concentrer toute l'activité portuaire de Bruxelles. La grande grue ne chômait pas.

(Lithographie anonyme au Cabinet des Estampes.)



La grue appelée la « Perche », au Quai au Foin, devant l'Entrepôt. Le Bassin au Foin avait été creusé, au XVII^e siècle, dans une prairie appartenant aux Béguines (la Prairie-Guillaume). La nouveauté et l'activité du bassin attirèrent les promeneurs, et le Quai au Foin devint la promenade élégante ! L'entrepôt est une création de Charles de Lorraine, qui le fit bâtir en 1780. Le bâtiment a fait office de magasin de transit jusqu'en 1846, quand il devint arsenal militaire (magasin du génie et de l'artillerie). Le Théâtre Royal Flamand fut, plus tard, édifié sur son emplacement.

(Lithographie anonyme au Cabinet des Estampes.)

près de la Porte du Rivage. Celle-ci n'existe plus : son emplacement se nomme Place Saintelette ou, comme disaient les très vieux Bruxellois de mon enfance : la Vaartgatplaats (1).

J.-G. DE BROUWERE,

Bibliothécaire au Cabinet des Estampes.

(1) Plus exactement *vout'gatploche* !

Midis du Tourisme

18 avril :

WATERLOO ET AUTRES LIEUX EN BRABANT

par M. Jules JANSON.

M. Dejardin, conservateur du Musée du Caillou, nous avait promis de faire une conférence sur son musée. Pour raisons de santé, il s'est vu obligé d'y renoncer.

M. Jules Janson se dévoua une fois de plus et, au pied levé, suppléa à la carence malencontreuse. Il ne voulut pas remplacer M. Dejardin, s'excusant de ne pas avoir les compétences nécessaires pour le faire et, très spirituellement, annonça comme au théâtre, que le public, faute de fort ténor, devrait se contenter d'un ténor léger. Très en forme, très emballé par son sujet, M. Janson parla d'affilée pendant plus de trois quarts d'heure.

Par la Forêt de Soignes, dont nous revimes avec un plaisir toujours renouvelé, quelques sites choisis, il nous mena à Waterloo. Gravissant la laide butte, nous contemplons l'immense plateau évocateur de tant de gloire et de tant de misères. Mais redescendant ensuite et pénétrant dans le Musée de Cires, c'est, pour l'orateur, l'occasion de nous dépeindre en quelques mots le Duc de Fer, l'astucieux Blücher et les Maréchaux empanachés.

Cela nous vaut aussi un moment d'émotion quand, d'une voix vibrante, M. Janson déclame les lambes célèbres de Jules Barbier, dont les dernières strophes évoquent tout le drame de Waterloo :

LA CAVALE

Elle demanda grâce à son cavalier corse ;
Mais bourreau, tu n'écoutes pas !
Tu la pressas plus fort de ta cuisse nerveuse,
Pour étouffer ses cris ardents.
Tu retournas le mors dans sa bouche baveuse,
De fureur tu brisas ses dents.
Elle se releva : mais un jour de bataille,
Ne pouvant plus mordre ses freins,
Mourante, elle tomba sur un lit de mitraille,
Et du coup te cassa les reins.

L. P.

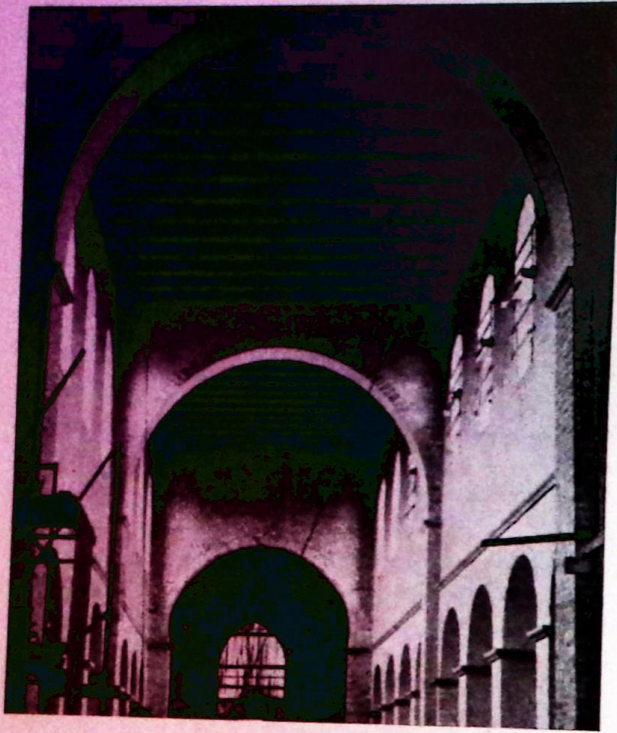
25 avril :

LA COLLEGALE SAINTE-GERTRUDE DE NIVELLES

par M. R. LESUISSE.

M. Janson présente un nouveau conférencier qui a accepté de nous parler encore de Nivelles avant que ne s'ouvrent les expositions, tant à la Fédération qu'à Nivelles même.

C'est M. René Lesuisse, Professeur à l'Athénée Royal de Nivelles, Conservateur du Musée de Nivelles. M. Lesuisse est Docteur en Art et Architecture, Boursier de Rome pour la peinture, auteur d'un ouvrage important sur le sculpteur liégeois Del Cour. Il prépare un ouvrage



Nivelles : Voûte restaurée de la collégiale Ste-Gertrude.
(Photo Ooms).

sur les œuvres d'art des églises des environs de Nivelles. C'est dire s'il était qualifié pour nous entretenir du sujet annoncé.

M. Lesuisse va donc nous parler de Nivelles et de sa Collégiale Sainte-Gertrude. Va-t-il répéter ce que nous a dit récemment M. Mottart ? Pas du tout. Le sujet est d'ailleurs loin d'être épuisé ; il y a tant à dire sur un monument tel que cette Collégiale romano-mosane, unique en son genre.

Voici d'abord Nivelles, vue des remparts, dans sa cuve bordée de verdure et dominée par la tour décapitée. M. Lesuisse en esquisse la topographie si simple aux dénominations presque américaines. Route de Bruxelles, Faubourg de Bruxelles, rue de Bruxelles — Route de Mons, Faubourg de Mons, rue de Mons — idem pour Namur, idem pour Soignies, qui, toutes, aboutissent à la Grand'Place. Comme on voit, c'est simple. Il nous parle de la « Yaya » malodorante et des travaux de voûtement, puis du Perron de Nivelles qui, lui aussi, pose des problèmes. Du fait de la destruction de plus de 300 maisons et de rectifications apportées pour des raisons d'urbanisme, voici le Perron dans le chemin. Espérons que sa fine silhouette et sa cuve décorée ne connaîtront pas d'avatars nouveaux après avoir échappé à la destruction qui fit disparaître tant de jolies maisons bordées des rues étroites et tortueuses qui donnaient à Nivelles son caractère vieillot à jamais disparu.

Mais c'est la descriptions détaillée, fouillée même, des détails architecturaux de la Collégiale, qui va intéresser le plus vivement l'auditoire. Nous ne songeons pas à donner ici un compte rendu sténographique de tout ce

qu'à dit M. Lesuisse. Ceux qui, parmi nos lecteurs, aimeraient retrouver plus de détails, les trouveront dans l'ouvrage de M. Mottart.

Les remarques faites sur les documents eux-mêmes, photos, plans, élévations, font comprendre l'intérêt considérable que présente ce monument peut-être unique en Europe.

Voici la crypte aux piliers et aux voûtes d'un style roman des plus authentiques. Puis la grande nef, que le désastre a débarrassée de ses ornements de style Louis XV. Les restaurateurs actuels vont redonner à l'édifice toute sa pureté primitive. Le grand plafond plat soutenu par des arcs triomphaux aura splendide allure.

Mais c'est l'avant-corps, ou Westbau, que M. Lesuisse va nous détailler avec une science sans défaut et, cependant, avec une simplicité de langage permettant d'être compris par tous. Vues extérieures et coupes intérieures ne nous laisseront aucun détail ignoré. Nous touchons du doigt ce que cet édifice a de si particulièrement remarquable, notamment les coupes, qui sont si rares en Europe Occidentale. Il faut aller jusqu'en Andalousie pour en voir, à moins que l'on ne pousse jusqu'en Turquie ou en Sicile.

Nous visitons successivement les différents étages sous la conduite d'un guide aimable et spirituel qui nous montre, entre autres curiosités, le passage entre mur et colonne qu'il faut franchir pour être en état de grâce. Les obèses doivent toutefois renoncer à tenter leur chance. Voûtes, coupes, colonnes, font encore l'objet de commentaires érudits. Après quoi, nous voyons le char qui servait à transporter la Châsse de Sainte-Gertrude lors du « Tour ». M. Lesuisse nous a d'ailleurs expliqué à la suite de quel malheureux concours de circonstances le chef-d'œuvre d'orfèvrerie, orgueil des Nivellois, a été détruit. Le char, bien qu'ayant perdu ses décorations polychromes d'antan, remplacées par des panneaux sculptés sans grand intérêt, est, dans son ensemble, très authentique et, par conséquent, vénérable. Le « Tour » obéit à des règles séculaires ; il a créé certaines servitudes toujours observées. Il quitte routes et chemins et traverse les champs là où c'est nécessaire, pour suivre le contour hypothétique des domaines de Sainte-Gertrude.

Et voici, pour finir sur une vision agréable et fraîche, les frondaisons, les fleurs, les lacs de la Dodaine, le parc de Nivelles, où les « Aclots » vont s'ébattre ou se reposer, selon leur âge et leur humeur.

Et ainsi se termine cet agréable « Midi » très applaudi et qui est aussi le dernier de la saison. Il clôt une série qui fut particulièrement brillante et variée. C'est ce que fait remarquer M. J. Janson lorsqu'il joint les remerciements de la Fédération aux applaudissements qui saluent M. Lesuisse. Il cite fort à propos le vers de Boileau : « Du grave au doux, du plaisant au sévère », ce qui caractérise exactement la physionomie du 7^{me} cycle des « Midis du Tourisme » de la Fédération Touristique du Brabant. Notre Secrétaire permanent donne rendez-vous en novembre prochain à notre fidèle auditoire, toujours plus nombreux, toujours aussi enthousiaste.

L. P.

ITINÉRAIRES

Calendrier des promenades de « La Ligue des Amis de la Forêt de Soignes » :

JUIN

- 5 Départ 10 h. Hippodrome de Boitsfort, Drèves du Comte et des Quatre Frères, Arboretum, Groenendael, Sentier des Frères, Chemin du Terrier, Hôtel de la Sapinière (repas), Kerrenberg, Fond des Guns, Chemin du Moulin, Drève des Mésanges, Vallons des Chênes et du Caudaelput, Diependelle, Boitsfort. Pilote : Mlle Lecloux.
- 9 Idem. - Pilote : Mme Van den Brugge.
- 12 Départ 9 h. 45, place Rouppe en vicinal (tram H vers Huizingen), Kluisbos, Crabbos, Kapittel (repas), Bois de Hal, Colipain, Basse-Nouvelles, Bois de Foriest, Braine-l'Alleud. Retour en train électrique. Pilote : M. Bernaerts.
- 16 Idem jusqu'au Kapittel, ensuite retour ad libitum. Pilote : Mme Van den Brugge.
- 19 Départ 10 h. Boitsfort, place Wiener, Etang du Moulin, Vuylbeek, Petite Espinette (repas), Grasdelle, Drèves Van Kerm et St-Hubert, Chemin de la Forêt de Soignes, Sentier des Merles, Boitsfort. Pilote : Mlle Lecloux.
- 23 Idem. Pilote : Mme Van den Brugge.
- 26 Départ 10 h. Boitsfort, place Wiener, rue Nisard, Diependelle, Vallon de Blankedelle, Drèves des Mésanges et St-Jean, Vallon Notre-Dame, N.-D. au Bois, (repas), Bois des Capucins, Drève du Dronkeman, Point de Vue, Beeldkensgat, Parc de Tervuren. Pilote : M. Bernaerts.
- 30 Idem. Pilote : Mme Van den Brugge.

Activités du mois de juin des « Amis de la Nature ». Section de Bruxelles :

- 5 R. V. Gare du Nord (terminus vicinaux) à 9 h. 15. Départ en vicinal pour Vilvorde (Het

EXCURSIONS

Voor). Ensuite Grimbergen, Meisse, Oppem (déjeuner), château de Vuylst, Ossel, Relegem, Laerenbeek-Bos, Berchem-Ste-Agathe.

- 19 R. V. place Rouppe à 9 h. 15. Départ en vicinal pour la Grande Espinette. Ensuite Gaillemarde, Ransbeek, Ohain (déjeuner), Lasne, Bois de Chapelle, St-Lambert, Rixensart. Retour en train.

CAMPING

- 4 et 5 Camp à Bonlez.
- 11 et 12 Camp à Ronquières (Auberge du Charly-des-Bois).
- 18 et 19 Camp à Kessel-Lo.
- 25 et 26 Fête du Solstice à l'Auberge de Sart-Moulin. - Départs libres.

Visites et Excursions d'art et d'histoire du « Royal Touring Club de Belgique » : juin.

- 4 La collégiale des SS. Michel et Gudule.
 - 4 La collégiale de Nivelles et l'exposition régionale.
 - 25 Les églises de Zaventem et de Diegem.
- Pour détails et renseignements complémentaires, consultez R.T. C.B. du 1^{er} mai 1955.

Calendrier-Programme des Excursions des « Amis du Palais Mondial » : juin.

- 2 à 20 h., boulevard St-Michel.
24. « Le Collège St-Michel », par le R. P. Willot, S.J., Préfet des Etudes Modernes. Visite guidée de l'exposition 1905-1955.
- 26 à 15 h. « Forest scientifique et historique ». Le Parc Duden, l'abbaye, l'église. Promenade guidée par le T.C. Frère Ferdinand, docteur en sciences et licencié en art et archéologie. Réunion 15 h., place Albert.

Travaux routiers

Route n° 9 : Bruxelles-Ninove.

Travaux entre Bruxelles et Dilbeek. Circulation à sens unique de Bruxelles vers Ninove par la route

PROMENADES

n° 9. Dans le sens Ninove-Bruxelles, détournement à partir d'Ilterbeek par la chaussée d'Ilterbeek. Durée non déterminée.

Route n° 51 : Malines-Louvain.

Cette route est en très mauvais état entre Boortmeerbeek et Louvain. Il est recommandé d'y circuler à allure modérée.

CALENDRIER TOURISTIQUE ET FOLKLORIQUE : JUIN 1955

BRUXELLES 5 : Quartier de la Chapelle : Schollekermis. 12. Brevet des 400 km. (Section Brabançonne de la Ligue Vélocipédique Belge). 25. Deuxième exposition Textile Internationale Palais du Centenaire (jusqu'au 10 juillet). Festivités à l'occasion du rétablissement de la navigation maritime jusqu'à l'avant-port et commémoration du quatrième Centenaire du début des travaux de creusement du canal de Willebroek : 12 juin, championnat international d'aviation. 19 juin : cortège naval. Sortie de l'Ommegang et représentation à la Grand'Place. 26 juin : Championnat international de hors-bords et de petite voile. D'autre part, une exposition consacrée au canal de Willebroek sera organisée à la Maison du Roi du 11 au 26 juin 1955. Cette exposition groupera des pièces rares provenant de collections privées (MM. Dansaert, Grosjean, Chevalier de Selliers de Moranville, etc...) à côté de participations officielles (Cabinet des Estampes, Cabinet de Numismatique, Archives de la Ville de Bruxelles, etc.)

ETTERBEEK . Première quinzaine (dates non déterminées) Commerçants de la Chasse; fête du tourisme et automobile; rallye Vespa-gymkana; concours d'élégance; rodéo à la plaine des Manœuvres.

12 Inauguration du parc de la Chasse; 16 heures : concert. Le soir : illumination du parc. 19 16 heures : Parc du Cinquenaire (côté avenue de Tervuren). feu d'artifice de jour.

FOREST : Jusqu'au 19 juin : Exposition biennale de sculpture sur les terrasses du Square Lainé.

GRIMBERGEN : 2, 5, 9, 12, 16, 19, 23, 26, 29, 30, de 18 à 19 h.: concerts de carillon.

HEVERLE 26 : Pèlerinage à St-Christophe; bénédiction des autos.

KAMPENHOUT : 1 : Grande procession de Notre-Dame.

OPWIJK : 29 : Procession de cavaliers en l'honneur de St-Paul; Cortège historique.

RHODE-St-GENESE : 19 : Braderie Rhode-Centre. Grande fête d'été. Dans l'après-midi : course cycliste, jeu de masse et danses folkloriques; à 18 h. : Cérémonies de mariage des géants « Tist et Triene »; à 19 h. 30 : kermesse aux boudins Breughelienne et bal populaire en plein air.

RUISBROEK : 4, 5 et 6 : Kermesse communale; 5, Procession; 6, grande course cy-

cliste pour juniors; Concerts à la place Communale.

SAINTE : 5 : Procession escortée de cavaliers en l'honneur de Ste-Renelde.

TERVUREN : 2 : Grande foire annuelle et course cyclistes pour amateurs; 5 : kermesse sur la Grand'Place; 12 et 19 : Ballets Africains avec bal populaire dans le parc; 26 : Concert sur la Grand'Place par l'Harmonie Royale « Concordia »; 21 à 9 heures : Marché annuel réputé, kermesse communale.

TIRLEMONT : 26 : Cortège folklorique des tireurs à l'arc (dans la matinée).

WAVRE : 26 : Grand Tour de Notre-Dame; fêtes communales; 29 à 7 h. : Grande foire des camelots; à 13 h. : Grande course cycliste pour professionnels; 17^e Grand tour de la ville de Wavre (25.000 fr. de prix).

ZAVENTEM : 26 : Cortège historique, folklorique et de réclame.

Jean de Locquenghien, amman et Bourgmestre de Bruxelles, donna le premier coup de pelle symbolique, marquant les débuts des travaux de creusement de l'ancien canal de Willebroeck, ancêtre du Canal Maritime actuel. Des cérémonies et des manifestations diverses seront organisées à cette occasion. Elles comporteront notamment pour le dimanche 19 juin les festivités suivantes.

L'après-midi, un cortège d'unités de notre Force Navale et d'unités des marines militaires de diverses nations partira de Vilvorde et viendra défiler devant les tribunes officielles installées en aval de l'Avant-Port.

Le soir, avec la collaboration de la « Société de l'Ommegang » un cortège historique, dont l'intérêt sera axé sur le Canal de Willebroeck et sur Jean de Locquenghien, défilera dans les rues de la Capitale, et arrivera sur la Grand-Place. Dans le décor prestigieux de celle-ci, un scénario se déroulera sur une estrade adossée à la Maison du Roi. L'on y verra Charles-Quint et Marie de Hongrie remettant au Magistrat de Bruxelles le document constituant confirmation de l'octroi relatif au creusement du Canal. Ensuite, suivront des jeux folkloriques. Ce spectacle, rappel d'une période glorieuse, ne manquera pas d'attirer des milliers de spectateurs, tant du pays que de l'étranger.

Tout sera mis en œuvre pour que ces cérémonies constituent une réussite complète à tous égards et soient dignes des événements qu'elles doivent commémorer.

Les résultats de la période d'après guerre ont été obtenus alors que le port et sa voie d'accès n'ont, jusqu'à présent, pu réparer que progressivement et partiellement les graves dommages qu'ils ont subis au cours des hostilités.

Le port de Bruxelles joue donc un rôle de première valeur dans l'économie nationale et mérite que soit fêtée comme il se doit la réouverture aux navires de sa voie d'accès vers la mer.

Exposition régionale (art, histoire, archéologie, folklore)
au Musée archéologique (Orphelinat) du 15 mai au 26 juin 1955 inclus

Ouvert tous les jours (sauf mardis et vendredis)
de 9 à 12 h. 30 et de 14 h. 30 à 18 h.

Visite de l'exposition, de la collégiale et du sous-sol :

10 fr. par personne

5 fr. par personne (groupe de 20 au moins)

2,50 fr. pour les écoles.

Encore quelques places disponibles pour l'excursion à Nivelles,
le dimanche 5 juin. Hâtez-vous!!!

Fédération Touristique de la Province de Brabant

A.S.B.L.

77-79, rue du Lombard, BRUXELLES

Bureaux ouverts
de 9 à 17 h.

Bureau de
renseignements.

Bibliothèque.

TEL. : 12.59.01

FAITES-VOUS
MEMBRE!

Cotisation :
25 frs minimum.

C. C. P. : 585 776

SOMMAIRE :

Vernissage d'une exposition évoquant
un troisième secteur touristique ... J. Janson
Waterloo L. Pousset
Les Midis A. Marinus
Les Entrées de Bruxelles : La Porte
du Rivage J.G. De Brouwere
Itinéraire n° 9 : Alsemberg, Huizingen, Hal
Midis du Tourisme :
Waterloo et autres lieux en Brabant
Nivelles et sa collégiale
Promenades. - Excursions - Itinéraires
Contacts

CONTACTS

BRUXELLES, PORT FLUVIAL
ET MARITIME

Fêtes commémoratives
en juin 1955

L'on se souvient des dommages de guerre considérables subis par le Canal Maritime de Bruxelles. Les ponts détruits ayant dû être remplacés par des ponts provisoires de dimensions insuffisantes pour les navires de mer, depuis 1940 l'accès du canal n'était possible qu'aux petits caboteurs. La mise en service en 1952 des nouveaux ponts levants de Willebroeck et de Capelle-au-Bois fut une première étape dans la voie de la restauration et de la modernisation de la voie navigable. Elle permit, comme avant guerre, l'arrivée des navires de 105 m. de long, 14,70 m. de large et 5,80 m. de tirant d'eau, jusqu'à Vilvorde et Haren-Buda.

L'étape finale sera réalisée au printemps prochain par la mise en service du nouveau pont de Buda, dont la silhouette se dresse dès à présent près des Cokeries de Marly. En faisant disparaître le dernier obstacle constitué par un pont provisoire à passe étroite, elle ouvrira de nouveau à la capitale le chemin de la mer, la navigation maritime étant enfin rétablie jusqu'à Bruxelles-Avant-Port. Après une parenthèse de quinze années due aux destructions de guerre, la Capitale pourra donc recevoir à nouveau des navires importants dans ses installations portuaires.

La « Société du Canal et des Installations Maritimes de Bruxelles » compte fêter solennellement en juin prochain cet événement si impatiemment attendu. Elle commémorera en même temps le quatre centième anniversaire du jour où

← Nouvelle série n° 15 (75). — Cliché de la couverture : Les carrés anglais et hollando-belges dans la tempête. (Fragment de la grande toile panoramique exposée au Panorama de la Bataille à Waterloo). (Cliché C.G.T.).

Waterloo



Le champ de bataille vu en hélicoptère

(Photo De Meyer)